

Itinéraire, Renaud Camus, d'icône gay à icône facho

Qui se souvient que l'écrivain polémique, connu pour ses diatribes sur "le grand remplacement", était dans les années 1970 une figure de la cause homosexuelle et un auteur adoubé par la gauche intellectuelle ?

Retour sur un parcours marginal, qui démarre avec Barthes et s'achève avec Ménard

DAVID LE BAILLY

A l'Espace Champerret, Radio Courtoisie célèbre son anniversaire et Renaud Camus fait salle comble. «Le plus grand écrivain français d'aujourd'hui, s'enflamme le patron de la station, Henry de Lesquen. Un style étincelant et brillant, une pensée forte et attrayante. Un jour, il a été comme saint Paul sur le chemin de Damas, il a compris que la France était menacée de mort ! »

Atmosphère de kermesse d'hôpital, tout le monde rumine de plaisir. L'écrivain en question, peu habitué à de tels compliments, et l'auditoire, parterre de chevelures et de peaux blanches, fier de côtoyer un grand homme « pour de vrai ». Ce dimanche 12 juin, Renaud Camus, 69 ans, vient donner une « causerie » sur son thème fétiche, «le grand remplacement », thème qui lui vaut la popularité d'un Drucker dans les cénacles avant-gardistes de l'extrême droite. Résumons: la France est colonisée par «l'empire arabo-musulman», le «peuple français indigène» risque de disparaître, submergé par des hordes de « néo-Français », nos gouvernants sont des « collabos » et «le ramadan est le Festival de Cannes de cette colonisation - on voit nos collaborateurs s'empresse dans les mosquées ». Icône facho, acclamée ici à Paris, ou quinze jours plus tôt à Béziers, lors des rendez-vous de la droite dure, organisés par Robert Ménard. L'écrivain Camus est reconnaissable à ses allures surannées, dandy d'un autre siècle, une urbanité poussée à l'extrême, un regard clair, parfois illuminé, une voix douce et toujours égale, une silhouette svelte, un collier de barbe blanche qui rappelle les éminences de la IIIe République.

Henry de Lesquen n'a bien sûr pas tout dit de l'œuvre de Renaud Camus. Il ne s'agirait pas de brusquer les auditeurs de Radio Courtoisie, parmi lesquels beaucoup de militants de la Manif pour tous, catholiques pratiquants et fervents opposants au mariage gay. Lesquen lui-même ne se désole-t-il pas de voir le Front national transformé en «lupanar pédéristique» ? Passe encore que Renaud Camus «en soi», comme disaient nos arrière-grand-mères, passe encore qu'il l'assume. Mais savent-elles, ces belles âmes, les « horreurs » écrites par Camus dans sa jeunesse ? Savent-elles qu'il fut chroniqueur au magazine « Gai Pied », figure du milieu homo ? Ont-elles lu « Tricks », publié en 1979, récit circonstancié des rencontres

d'un soir de Camus, au Palace ou dans les backrooms du Manhattan et du Sept ? Ses «tricks », Renaud Camus les aimait velus, teint mat et cheveux noirs. Plutôt Omar Sharif que Helmut Berger. Ouvrons le livre au hasard. A la date du 28 avril 1978 :

«Il s'est étendu contre moi, déjà bandé. Son sexe était assez épais, ses fesses plutôt volumineuses, glabres, mais pas molles [...] Puis il m'a sucé le sexe, assez longtemps. J'ai sucé le sien, [...] sa langue est passée sur mes couilles, jusqu'à mes fesses. Pour pénétrer plus avant entre elles, il s'est agenouillé, m'a soulevé les jambes, et a enfoncé son visage dans la fente de mon cul. Pendant ce temps, je me branlais...»

Littérature insolite pour l'époque, inspirée d'auteurs de la Beat generation, Allen Ginsberg et surtout John Rechy.

« Pour moi, plus jeune d'une dizaine d'années, Renaud Camus était l'exemple à suivre, le rôle modèle à dépasser », racontera Didier Lestrade, cofondateur d'Act Up (1).

« Tricks » fait aussi sensation en raison de sa préface, signée Roland Barthes, que des exégètes liront comme un coming out déguisé. Prestigieux parrainage, pareil à un anoblissement, et qui vaudra longtemps à Camus la mansuétude de l'intelligentsia parisienne.

IGNORÉ PAR LA CRITIQUE

Depuis vingt-cinq ans, l'écrivain habite un château médiéval, dans le Gers, à une heure de Toulouse. Il l'a en partie rénové, mais restent des fissures sur les murs. A l'étage, une immense bibliothèque, quelques peintures dont un autoportrait, et une vue aérienne sur les vallées de la Garonne et de l'Arrats. Courtois, cravaté, tout de blanc vêtu, Camus fait penser, de prime abord, à ces aïeux que l'on cache, lunaire, nostalgique et raciste. Très loin des petits gars de « Tricks ». «Je ne veux pas que mon pays soit envahi, dit-il. Un monde mono-ethnique serait beaucoup plus agréable: nous n'aurions pas à nous protéger de tout, à devoir attacher nos bicyclettes, à installer des digicodes. » Il use de mots barbares - «remplacisme», «réensauvagement de l'espèce» - qui tous disent son aversion pour «ces musulmans désireux de manifester leur foi à toute heure du jour et de la nuit[...]. Venir en France est en contradiction avec leur foi... sauf s'ils sont ici pour nous conquérir ». On imagine le pauvre Barthes, dans sa tombe, prêter l'oreille à son ancien disciple et étouffer de rage. «Peut-être serait-il horrifié par mes prises de position, concède Camus. Même si dans les dernières années, il avait beaucoup évolué. A la fin de sa vie, il était aussi éloigné des "Mythologies" que je ne le suis maintenant de "Tricks".»

A la fête de Radio Courtoisie, Renaud Camus signe des dédicaces à côté de Bruno Mégret, ancien leader du Front national. Comment passer de Barthes à Mégret, d'Aragon à Ménard ? Comment dénoncer «la dictature de la petite bourgeoisie» et se vautrer devant elle dans l'espoir de lui fourguer quelques livres pour boucler des fins de mois pas toujours faciles ? Par

ressentiment, « parce qu'il a échoué comme écrivain », ainsi que le croit cet autre héritier de Barthes qui tient à rester anonyme ? Par trop grande solitude, comme le suppose son ami écrivain Gabriel Matzneff amertume d'un homme qui se morfondait d'être ignoré par la critique, jouissant de trouver sur le tard un public, des admirateurs, une famille ? Ou par amour de la liberté, ce dont est convaincu l'homme de droite Paul-Marie Coûteaux, « liberté de mœurs, liberté de parole » ? Camus se rêve dissident, clone miniature de Soljenitsyne, faisant mine d'oublier qu'il vit tranquille dans un château quand l'autre a payé son engagement d'un séjour au goulag et d'un exil de vingt ans. Quand on lui fait remarquer qu'il porte un discours largement relayé dans les médias - combien de couvertures de magazines, de best-sellers (Zemmour, Finkielkraut, Villiers), de slogans politiques se voulant des réponses à « la peur de l'islam » -, Camus s'offusque : « Vous n'avez pas l'air de bien vous rendre compte de ce que coûte ce genre de prise de position. » Quelle compensation alors, sinon être acclamé par un public qui n'a jamais lu un seul de ses livres ? « Il ne faut pas exagérer ma notoriété, mais oui, ça fait plutôt plaisir », reconnaît-il, non sans coquetterie.

Que reste-t-il de Renaud Camus, écrivain confidentiel mais respecté, aîné d'une génération d'auteurs disparus, aujourd'hui célébrés - Jean-Luc Lagarce, Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert ? Aux Mots à la Bouche, la librairie gay de Paris, on trouve une vingtaine de ses livres, maigre partie d'une œuvre pléthorique (plus d'une centaine d'ouvrages au total). « On est les derniers à vendre du Camus », s'amuse le libraire, qui avoue son plaisir à parcourir le « Journal » du vieil atrabilaire ou le très beau « Vie du chien Horla », considéré comme son meilleur livre. « Mais là, il va trop loin, je ne peux plus le défendre », dit-il.

La dernière rupture de Camus avec le monde des lettres, la plus brutale, fut son appel à voter Marine Le Pen lors de la dernière présidentielle. Depuis, son éditeur historique, Paul Otchakovsky-Laurens (P.O.L), ne veut plus parler de lui. Même silence de son ancien ami Jean Echenoz. Quant à Emmanuel Carrère, longtemps fidèle parmi les fidèles, il vient de tailler en pièces, dans une lettre ouverte, le concept de « grand remplacement » : « Sincèrement, Renaud, je pense que tout cela n'a plus de sens, pour la simple raison que nous sommes plus de six milliards sur terre (ou sept?), ce qui est évidemment beaucoup trop, ce qui ne va faire qu'empirer et rend, je suis mille fois d'accord avec toi, la vie nécessairement moins douce, les voisins plus nombreux, plus bruyants, plus nocifs; mais à part espérer qu'un cataclysme décime les trois quarts de la planète (et de faire partie du quart qui reste), qu'y faire sinon se pousser pour faire de la place ? »

Camus aurait voulu répondre, débattre, mais Carrère a fermé la porte, refusant de participer à ses côtés à « Répliques », l'émission de France-Culture animée par Alain Finkielkraut. Dépit. « Emmanuel a la presse à ses pieds, et moi, aucun canal, se désole Camus. Sa revendication d'être un

bobo n'est pas si honorable. S'il se sent envahi, lui a les moyens de partir dans un autre appartement, un autre quartier. Mais qu'en est-il des millions de citoyens obligés de partager leur immeuble, réduits à être une minorité dans leur propre pays ? C'est un discours égoïste et aveugle.»

Lâché par Fayard, son dernier éditeur, Camus publie désormais à compte d'auteur. Au téléphone, Finkielkraut déplore que «pour des raisons idéologiques, notre époque passe à côté d'un de ses grands écrivains. Tout le monde se réfère au « grand remplacement » et on bâillonne son auteur. Camus est habité par un sentiment d'urgence, il voit se produire un phénomène immense, une France qui change complètement sous ses yeux ».

"ARAGON, MÉPRISÉ PAR UN CAMUS"

Afin d'y voir clair, remontons un instant aux origines, auxquelles Camus se dit si attaché. Fils de la bourgeoisie aisée de Chamalières, en bordure de Clermont-Ferrand, le jeune Camus monte à Paris faire son droit.

Grandes ambitions, littéraires et mondaines. Dès le milieu des années 1960, il fréquente, boulevard Saint-Germain, le salon d'un aristocrate homosexuel, personnage à la Charlus, Jacques de Ricaumont. «Il recevait là, écrira-t-il, le Tout-Paris mondain et littéraire [...] avec une prédilection pour les duchesses, les beaux garçons, les académiciens à la Gaxotte, et surtout les membres de famille royale en exil, la grande spécialité de son salon...»

Camus s'introduit dans les milieux artistiques, se lie à Andy Warhol et à Cy Twombly, puis à Barthes, qu'il accoste un après-midi de mars 1974 au Flore. Vient ensuite Aragon, relation sur laquelle ironisera le critique littéraire Matthieu Galey dans son « Journal » :

« 17 janvier 1978. Hier, à Bob Wilson, le vieil Aragon, en compagnie de Renaud Camus. Ils sont au premier rang de corbeille. Toute la salle les voit. Camus n'en peut plus de satisfaction. Dix minutes plus tard, Aragon s'endort, la tête en avant, comme en syncope. R. Camus finit par renoncer à le réveiller, mais je surprends les regards qu'il jette de temps en temps sur l'épave, presque chargés de haine et pire encore [...], l'air de dire : « la vieille, il faut se la faire! » Aragon, méprisé par un Camus...»

Puis les premiers ouvrages, et les premières critiques, plutôt bienveillantes. Le 22 août 1980, dans «le Monde », Jean Ricardou salue un digne héritier du Nouveau Roman. Camus est à la mode, et Jean Le Bitoux, fondateur du mensuel « Gai Pied », lui propose de tenir une chronique. Le sida n'en est qu'à ses prémices et le mouvement gay, sous l'impulsion de l'intellectuel Guy Hocquenghem, vient d'obtenir de la gauche au pouvoir la dépénalisation de l'homosexualité pour les mineurs. Le 4 septembre 1984, Renaud Camus est invité dans la célèbre émission d'Antenne 2 «les Dossiers de l'écran» autour du thème: « Etre gay en 1984 ». Plus de 15

millions de téléspectateurs sont alors devant leur écran. Convié également ce soir-là, le futur académicien Dominique Fernandez dit n'avoir aucun souvenir de ce débat : « De toute façon, les positions ultérieures de Camus ont condamné définitivement le personnage. Il y a malheureusement des gays ultraréactionnaires, dont la cause se passerait bien. »

A cette époque, Camus est engagé à gauche, militant au Parti socialiste, section du 16^e arrondissement de Paris. Esprit libertaire, il écrit dans le premier tome de son « Journal » son mépris de la police, qui « compte une proportion affligeante de sadiques, de brutes épaisses, de débiles dangereux, de fascistes, d'escrocs... » Dans ce « Journal », long d'une trentaine de tomes, un absent : le sida, qui pourtant a décimé une grande partie de sa génération. « Oui, c'est un miracle que je sois encore là », dit Camus, apparemment gêné d'être questionné sur le sujet.

FIASCO SEXUEL

De « Gai Pied » à Radio Courtoisie, des libertaires radicaux aux conservateurs les plus rigides, des parades homos à San Francisco aux grand-messes de l'extrême droite à Béziers, le parcours de Camus interpelle, comme le reflet d'une époque qui a troqué les joies du LSD pour celles des week-ends en famille. Favorable au mariage homo, mais sans enthousiasme, l'intéressé dit voir « une unité totale » entre tous ses textes. Amis et anciens amis, eux, identifient deux moments clés : le départ dans le Gers, en 1992, et surtout « l'affaire », en 2000, quand il fut accusé d'antisémitisme pour avoir critiqué dans son « Journal » la « surreprésentation » d'intervenants juifs dans une émission de France-Culture. D'anciens écrits ouvrent peut-être une autre piste. Résumons : Camus a eu dans sa vie deux obsessions : le cul et « l'invasion arabo-musulmane ». Et s'il existait un lien entre les deux ?

En 1984 sont publiées les « Chroniques achriennes », recueil de ses écrits dans « Gai Pied ». Parmi eux, le récit d'un « trick » avec un dénommé Tahir. Un fiasco. Camus se lamente : « Est-ce que je dois renoncer une fois pour toutes à tenter de faire l'amour, quand l'occasion s'en présente, avec des Nord-Africains ? Dans la grande majorité des cas – il y a eu deux ou trois splendides exceptions-, nos sexualités, à eux et à moi, sont rigoureusement incompatibles. Et ce n'est vraiment pas de ma faute. Et personne ne me fera croire que cette sexualité, la sienne, la leur, est une sexualité heureuse, ou souhaitable : elle est pauvre, elle est avare, elle est égoïste, elle est insupportablement vaniteuse, étriquée, machiste, expéditive, rustre. Elle est aux antipodes de tout ce que je peux aimer, de tout ce qui est aimable. »

Dix ans plus tard, nouvel échec, cette fois-ci en Tunisie :

« Malheureusement, c'est l'occasion de me souvenir que les Arabes et moi, décidément... »

Et si l'histoire de Renaud Camus, c'était d'abord celle-là, un cul fatigué, flétri, trouvant dans une logorrhée paranoïaque - illustrée entre autres par

son compte Twitter - le prolongement d'une jouissance désenchantée ? Un autre «grand remplacement» en quelque sorte, aussi grotesque mais infiniment plus réaliste. □

- 1) Voir «Je suis trop longtemps resté fidèle à Renaud Camus ce traître homosexuel», article de Didier Lestrade, Slate, 2016.

Nouvel Observateur 30 juin 2016



Renaud Camus du temps où il aimait la compagnie d'Aragon